

Encore un effort pour être antique!

Une balade avec Jason à la recherche de la Toison d'or. Par une jeune Italienne à la mode, Andrea Marcolongo, plus moderne qu'elle ne le croit.



CHRONIQUE
Eric Zemmour
ezemmour@lefigaro.fr

Andrea Marcolongo fut une adolescente pénible. Les parents vous diront qu'elles le sont toutes. Notre jeune Italienne avait des excuses : sa mère était morte alors qu'elle n'était qu'un enfant. Souffrant d'anorexie, elle teignait en noir sa belle chevelure blonde, et se tatouait la peau, comme pour mieux torturer ce corps qu'elle avait pris en grippe. Elle exaspérait ses camarades de classe en commençant toujours ses phrases par des « Cela vient du grec » ou des : « A mon avis, cela se disait en latin... ».

L'arrivage de la première de la classe rend rarement populaire. On connaît la suite. Notre adolescente en souffrance a suivi le fameux conseil de Cocteau : « *Ce qu'on te reproche, cultive-le, c'est toi!* » Son premier livre, *La Langue géniale* (Les Belles Lettres), à la gloire du grec ancien, lui a valu un succès aussi inattendu qu'infernamental.

Enhardie, elle entame cette carrière d'écrivain, dont elle avait rêvé, avec un nouvel ouvrage. Sans doute pour se rassurer – et ne pas effaroucher ses lecteurs – elle confine son inspiration dans les parages de la Grèce Antique; mais elle évite les destinations trop balisées de l'*Iliade* et l'*Odyssée*, et jette son dévolu sur la – un peu moins – célèbre histoire de la Toison d'or : la quête de Jason, et de ses compagnons de voyage en mer, les Argonautes, qui, après moult aventures initiatiques, reviendra avec le morceau de tissu si précieux, ayant conquis l'amour de la belle et indomptable Médée.

Notre auteur reprend la méthode qui avait fait son succès. Son livre n'est ni un roman, ni un essai; plutôt une série de réflexions, anecdotes, commentaires, harmonieusement agencés, des allers-retours permanents entre hier et aujourd'hui, entre l'Antiquité et la postmodernité, entre les héros de la mythologie et le prosaïsme de nos contemporains, entre le charme persistant de la découverte des étymologies et la banalité des morales qu'elle en tire; un style clair et propre, sans audace ni jargon, plat et scolaire. Andrea Marcolongo s'attache à un récit au style épique alors qu'elle en manque singulièrement. C'est tout l'intérêt paradoxal de cet objet de grande consommation : l'auteur prétend (et sans doute est-elle sincère) « *porter sur le présent le regard antique qui oriente ma*

est contemporain, et plus particulièrement féminin; on baigne dans la religion de l'Amor, qui domine l'Occident aujourd'hui; l'héroïsme guerrier des Anciens est transformé en quête intérieure des Modernes; l'Antiquité grecque revue et corrigée par le christianisme, la presse féminine et les livres américains de développement personnel.

Andrea Marcolongo confond l'essentiel et l'accessoire : elle croit que la véritable quête de Jason et de ses amis argonautes est l'amour, et non la Toison d'or; alors que la conquête des femmes – et de la femme – est la récompense de l'exploit de l'homme. C'est bien parce qu'elle se réjouit d'être le trophée que la femme – en l'occurrence Médée – fait tout pour aider son soupirant à remporter la victoire.

Notre jeune femme d'aujourd'hui vante l'initiation virile du jeune homme d'antan, sans comprendre que les valeurs qu'elle admire – force, audace, transgression, indépendance – sont exactement celles que notre époque vomit comme « *virilité toxique* », pour les femmes et même pour la planète. On se demande même parfois si elle comprend bien cette Antiquité qu'elle dit chérir.

Quand elle vante l'hospitalité grecque de jadis pour mieux dénoncer le rejet des migrants d'aujourd'hui (on suppose qu'elle vise l'Italie de Salvini), elle oublie seulement que les « étrangers » qu'on accueillait avec « *hospitalité* » repartaient chez eux très vite. Et que ses chers Grecs antiques considéraient tous les étrangers comme des « *barbares* » méprisables. Les anecdotes qu'elle raconte elle-même peuvent d'ailleurs être re-

tournées aisément contre sa démonstration humaniste. Surtout, ramenés (par un vent capricieux) sur une île qu'ils venaient de quitter, les Argonautes massacrèrent les habitants qui les avaient pourtant accueillis avec générosité. Comme un avertissement à tous les Peuples ouverts et généreux? De même, sur l'île de Lemnos, les femmes avaient exterminé leurs hommes, bien décidées à les remplacer en tout. Elles n'avaient pas besoin d'eux pour vivre, prétendaient-elles. Mais, lorsque les Argonautes débarquent, elles se jettent au cou de ces étrangers, afin de combler leur fringale sensuelle. Ne demandez pas à notre auteur, pourtant si soucieuse de rapprochement avec notre époque, d'y voir le reflet, il est vrai peu avantageux, des féministes occidentales qui n'ont jamais fini de combattre un patriarcat blanc tandis qu'elles ne soufflent mot lorsque les brutalités, voire les violences, sont le fait d'hommes issus de l'immigration.

Ainsi va notre jeune Italienne, entre ingénuité et moralisme, anachronisme et aveuglement, sentimentalisme et manque d'envergure intellectuelle : bref, une Occidentale typique, de son époque, de son milieu, de sa génération. Qui se croit délicieusement moderne alors qu'elle est furieusement passiste; qui se croit originale et élitiste alors qu'elle est désespérément banale. Mais qui nous a d'avance pardonné en précisant l'étymologie du mot critique : « *Perçue (aujourd'hui) comme une agression, une attaque personnelle, une infamie, la critique signifie simplement savoir diviser les idées avec précision pour mieux les connaître et donc les juger. La critique est donc une attitude profondément humaine qui comporte sagesse, amour, intelligence, scepticisme et surtout prise de responsabilité.* » L'étymologie, vous dis-je ! ■

LA PART DU HÉROS

Andrea Marcolongo
Les Belles Lettres.
259 p., 19 euros



Ainsi va notre jeune Italienne, entre ingénuité et moralisme, anachronisme et aveuglement, sentimentalisme et manque d'envergure intellectuelle : bref, une Occidentale typique, de son époque, de son milieu, de sa génération

vie et mes choix », alors qu'elle fait – peut-être sans le savoir – l'exact contraire, portant sur l'Antiquité, un regard contemporain qui imprègne sa vie et ses choix.

Dès le début, elle nous explique qu'elle a choisi l'histoire de Jason et de ses amis, les Argonautes, et non celle des héros d'Héraclès, car « *comparés à Ulysse ou à Hector, ils sont fragiles, et toutefois plus forts, parce que leurs travaux ne sont pas dictés par la guerre ni la vengeance, mais par le besoin de se mettre avant tout eux-mêmes à l'épreuve.* ». Tout le livre peut être résumé par cette phrase. Les étymologies, anecdotes, récits antiques, mais le regard

Quand l'Amérique découvrit ses limites

La politique étrangère d'Obama nous livre ses secrets dans l'excellent livre de son conseiller diplomatique. Le prédécesseur de Trump a été une parenthèse dans une Amérique en voie de radicalisation.



TÊTE À TÊTE
Charles Jaigu
cjaigu@lefigaro.fr

Lors des primaires américaines de 2007, il a eu un coup de foudre pour Barack Obama. Quelque chose de nouveau semblait possible dans la politique américaine. À 31 ans, le jeune homme avait déjà été dans des comités d'experts en politique étrangère et travaillé avec le gouvernement – à l'époque républicain. Aussitôt repéré par Obama, aussitôt embarqué dans l'ascension vers les sommets. Ben Rhodes est aujourd'hui un quadra posé. Il a les idées claires et parle sans filtre des négociations avec les grands de ce monde. C'est rare dans un univers aussi feutré et secret que celui des relations diplomatiques.

Il ne prétend pas avoir été le Henry Kissinger ou le Zbigniew Brzezinski de la diplomatie des années 2010, il ne se présente pas comme le cerveau mais comme le témoin d'une Amérique moins libre qu'elle l'aurait voulu, entravée par les lobbys, les limites budgétaires et la complexité du monde.

Il raconte aussi, et surtout, un président aux prises avec les résultats et le bilan catastrophique des années Bush : une Amérique surendettée, où le coût de la guerre s'ajoute aux emprunts des ménages. Tous les indicateurs sont au rouge : la crise de 2008 a secoué en profon-

deur l'économie américaine, et les troupes sont engluées en Irak et en Afghanistan.

Quand on réfléchit à la déliquescence de l'ordre international, on revient à l'attentat des Twin Towers, qui a précipité les États-Unis vers la pire décision possible : l'invasion de l'Irak. « *Je ne m'oppose pas à toutes les guerres, simplement à celles qui sont idiotes.* », avait dit le sénateur Obama en 2002 pour expliquer son refus. C'est avec les conséquences de cette « *guerre idiote* » qu'Obama dut se dépatouiller pendant deux mandats, et c'est elle qui fut le signe de la fin d'un Empire américain qui se découvrait finalement impuissant à « *créer sa propre réalité* », comme disait l'outrecuidant Rumsfeld.

Rhodes n'avait pas prévu d'écrire ce livre si Hillary Clinton avait été élue. « *Elle incarnait la continuité avec la politique étrangère d'Obama, et mon livre aurait peu intéressé, nous dit-il. Mais avec l'élection de Trump, je me suis rendu compte que j'étais le seul collaborateur à avoir suivi Obama pendant ses deux mandats, et il m'est apparu évident qu'il fallait expliquer ce que nous avions fait avant que tout soit déformé par notre successeur.* » Le livre terminé, Obama n'a presque rien corrigé. « *Il s'est juste agacé parce que je dis qu'il avait du mal à se mettre au diapason des jeunes trop cool pour lui.* » En revanche, il n'a rien objecté au portrait en demi-teinte, qui le montre parfois paralysé par le scrupule, notamment au moment de frapper l'arsenal d'armes chimiques en Syrie. C'est

Hamlet au pays de GI Joe. Nicolas Sarkozy, caractère aux antipodes, avait l'habitude de demander à ses conseillers, quand Obama avait finalement pris une décision sur un dossier bilatéral : « *Vous êtes sûr? Est-ce qu'il a consulté le jardinier?* »

Obama aura été le contraire de son prédécesseur et de son successeur. Faut-il le lui reprocher? Sur la Syrie, certainement. Même s'il était trop tard pour changer le cours des événements, il fallait exécuter la menace de punir Assad s'il franchissait la « *ligne rouge* ». Il a aussi rapatrié beaucoup trop vite les troupes américaines d'Irak, laissant la place libre pour Daech. Mais il se contentait d'accomplir une promesse électorale. Et il ne pouvait tout simplement pas corriger les fautes de son prédécesseur.

Donner le ton, sans être en première ligne

« *Barack Obama voyait nos faiblesses, il admettait publiquement les limites de ce que l'Amérique pouvait faire, il jugeait que nous nous étions mis en difficulté en multipliant les zones d'intervention, explique Rhodes. Il avait compris qu'il fallait organiser une transition vers un rôle plus raisonnable tout en restant multilatéral.* » Autrement dit : donner le ton, sans être en première ligne – traduction libre du fameux « *leading from behind* ». C'est en suivant cette politique de désescalade qu'il a été réélu, et qu'il a finalement laissé l'Amérique en bien meilleur état du point de vue de l'économie et de la diplomatie.

Sur le plan international, on observe souvent que Trump n'a fait qu'accélérer le retrait américain entamé par Obama. Rhodes corrige aussitôt : « *Obama voulait sécuriser les accords internationaux existants et en ajouter d'autres pour corriger ce qui n'allait pas, comme le climat ou l'Iran. Cela n'avait rien à voir avec le projet d'un retrait unilatéral.* » Obama souhaitait la détente avec les anciens adversaires – Cuba ou l'Iran, et le monde arabe en général. Il n'a pas réussi, reconnaît Rhodes, à « *imposer à l'armée égyptienne une alternative aux Frères musulmans.* »

Il a échoué, aussi, à améliorer le sort des Palestiniens. Il a également voulu un redéploiement diplomatique et militaire, notamment vers l'Asie, pour faire face à la nouvelle menace chinoise. Se tourner vers le Pacifique signifiait pour certains alliés traditionnels de l'Amérique la fin d'une époque. L'Europe, bien sûr, qui se

faisait une raison. Mais d'autres, comme l'Arabie saoudite et Israël, étaient dans tous leurs états. Les Saoudiens ont détesté Obama, qui « *avait lâché Moubarak trop tôt, et osait négocier avec l'Iran.* »

Après la victoire de Trump, « *les Saoudiens ont été comme des enfants à qui on donnait tous les jouets qu'ils réclamaient.* » La description de la bataille en faveur du deal nucléaire avec l'Iran ou Cuba montre qu'Obama savait aussi tenir bon. Sur l'Iran, la coalition des anti était déterminée. « *Les Républicains étaient furieux de voir le résultat de leur politique qui avait favorisé Téhéran.* », note Rhodes, qui décrit un establishment américain totalement sous l'influence d'Israël et des Saoudiens. Un double lobby dont on mesure aujourd'hui l'effet spectaculaire sur la politique étrangère de Trump : bannissement de l'Iran, reconnaissance de Jérusalem capitale d'Israël, soutien à la guerre au Yémen.

Aujourd'hui, l'Iran fête quarante ans de révolution islamique. Rhodes souligne l'inutilité des sanctions américaines contre le régime des mollahs. S'agit-il de les faire tomber? On n'en est même pas certain. « *De toute façon, les sanctions ne marchent jamais. Il suffit de voir l'échec de cette politique pour étouffer Cuba.* », commente Rhodes. « *En aidant Rohani, on avait une chance d'aller vers plus d'ouverture en Iran. Au lieu de ça, la politique de Trump renforce l'aile dure. On le sait, les Iraniens sont très à l'aise dans ce schéma antiméricain.* »

Quant aux Russes, qui se sont invités dans l'élection présidentielle, comme le raconte Rhodes à la fin de son livre, ils n'ont pas besoin d'espérer de mesures spécifiques de la part de Trump. « *La déstabilisation de l'Amérique est ce qu'ils pouvaient espérer de mieux. Trump sert parfaitement leurs intérêts.* » L'Amérique est devenue une puissance relative, et sa tentation isolationniste en découle. ■



FRANÇOIS BOUQUION / LE FIGARO

Barack Obama voyait nos faiblesses, il admettait publiquement les limites de ce que l'Amérique pouvait faire

BEN RHODES



OBAMA CONFIDENTIEL
Ben Rhodes,
Ed. Saint-Simon,
388 p.,
22,90 euros.